

## Toucher du doigt la vérité



**Roman** ► *L'Enfant aux étoiles* est un roman vrai, fait de quelques certitudes et de mille questions. Le titre laisse supposer que nous nous préoccupons surtout d'Emmanuelle, fille de Di Mambro, réincarnation déclarée du Christ du nouvel âge comme le mentionne la couverture. Or il n'existe que peu d'éléments sur celle qui vécut isolée avant de trouver la mort à 12 ans, en 1994, lors des terribles événements de l'Ordre du Temple solaire (OTS). Enfant assassinée, mais aimée, destin tout autant contradictoire que celui de sa mère Dominique – renommée Elisabeth – qui semble aussi fasciner l'auteur.

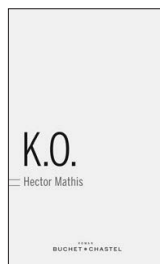
Cette jeune femme dépressive, qui crut trouver le réconfort dans la secte en devenant, en découvrit les dessous peu flatteurs mais participa à la manipulation mise en place par Di Mambro, chercha à gagner son indépendance mais prit part au suicide collectif, se plaignait d'être séparée de son enfant dont elle accepta pourtant le sacrifice. Au fil du récit, c'est aussi lui-même que Julien Sansonnens interroge par le biais d'un «tu» intrusif qui se demande pourquoi remuer une si vieille histoire et comment user de la fiction pour pallier les zones d'ombre de la vérité.

Il s'agit ici de littérature servie par une belle écriture, la question de l'utilité ne se pose donc pas. Julien Sansonnens n'éclaire pas d'un œil neuf une tragédie sur laquelle tout a déjà été dit, mais il apporte à son roman un regard empreint d'une émotion certaine et d'une empathie indéniable. Une raison suffisante pour s'intéresser, encore, à cette sombre histoire.

AMANDINE GLÉVAREC

Julien Sansonnens, *L'Enfant aux étoiles*, Éditions de l'Aire, 2018, 267 pp.

## Urgence de vivre face au chaos



**Premier roman** ► En une vieille Europe en proie aux violences, où le petit écran fait défiler des images d'attentats sanglants, va commencer l'odyssée de Sitam, protagoniste et narrateur de *K.O.*, et de Capu, une jeune femme dont il est amoureux. Choqués par les sirènes, les explosions, l'ef-

froi, l'arrivée de l'armée en ville, ils fuient en train de nuit, direction Amsterdam. Outre l'amour, la musique les aide à ne pas flancher. Dans son premier roman, Hector Mathis ouvre les portes d'une sorte de voyage à travers la dèche et la précarité, le tout porté par un rythme incisif et nerveux, dans une espèce de paroxysme de l'urgence.

Celle-ci s'étend au-delà de l'état d'urgence officiel qui risque de devenir durable: elle inclut l'urgence de l'envie de vivre, d'aimer, de s'aimer, de se soustraire aux séquences inquiétantes du journal télévisé. A l'oral, prononcé à la française, le titre a une homophonie avec «chaos». L'amitié, la mort – un passage où Sitam perd un ami dépeint de façon prenante le processus de deuil – scandent ce moderne voyage au bout de la nuit. *K.O.* recèle encore un bel éloge des lettres. Sitam et son employeur, un imprimeur qui aime la littérature, ont quelque chose d'ouïpien (courant d'expérimentation littéraire) et osent l'humour en concevant de drôles de charades à tiroirs. Voilà un début réussi en littérature, musical, poétique autant que rebelle.

MARC-OLIVIER PARLATANO

Hector Mathis, *K.O.*, Buchet Chastel, 2018, 208 pp.



Avec leur Caddie, Nathalie Garbely et Isabelle Sbrissa ont créé un véritable cercle littéraire itinérant. JEAN-PATRICK DI SILVESTRO

## Bibliothèque itinérante de poésie contemporaine, le Caddie fête ses 4 ans et propose la création d'une anthologie délicieusement subjective

# DE LA POÉSIE, FAIRE SON MARCHÉ

LUCAS VUILLEUMIER

**Cercle littéraire** ► «Quand on est tout seul face à un recueil de poèmes, on peut parfois être tenté de fermer le livre, en se disant que ce n'est pas pour nous», constate Nathalie Garbely. Chargée de divers projets littéraires et culturels (notamment programmatrice aux Journées littéraires de Soleure), elle est l'instigatrice du Caddie, une opération poétique itinérante qui fête samedi ses 4 ans d'existence. Avec sa collègue Isabelle Sbrissa, poétesse et dramaturge, elles tentent en effet, grâce à un caddie (aujourd'hui deux, peut-être bientôt trois), de lutter pacifiquement contre l'opacité que peut revêtir un texte de poésie.

Elles collectent des recueils de poèmes contemporains auprès d'un public grandissant, rencontré au gré d'événements organisés tous les deux mois. Et proposent aux participants d'aborder des textes à bâtons rompus, confiant à la subjectivité et au

goût de chacun le soin de les choisir dans les fonds qu'elles ont accumulés, en laissant s'enchevêtrer des pistes d'analyses. «Selon le casting de ces rencontres, on peut se retrouver à traduire des textes, ou parfois même à les lire à plusieurs voix.»

### Interprétations collégiales

Samedi, au 71 rue Liotard à Genève, retour dans la salle commune d'une coopérative d'immeubles qui avait déjà accueilli l'inauguration du Caddie. Le programme sera presque le même que celui qui rassemble les amateurs de poésie devenus coutumiers de ces rendez-vous. Car, si d'habitude, chacun propose un texte trouvé dans le stock de livres, aujourd'hui fort de plus de 200 titres, cette fois, le public aura à présenter un poème de chevet, «afin de créer une anthologie à laquelle nous donnerons une forme, histoire de la réutiliser à l'avenir».

«Notre action partait du constat que la poésie contemporaine est assez peu accessible, mal diffusée, et qu'elle nécessite d'être commandée, cela

en étant à peu près connaisseur des auteurs et des éditeurs qui en publient», note Nathalie Garbely. Aujourd'hui à la tête d'un véritable cercle littéraire itinérant avec Isabelle Sbrissa, elle rappelle que les livres s'empruntent, au Caddie, et qu'on n'est jamais contre un don qui pourrait enrichir une offre dans laquelle il convient de piocher seul, avant de se mettre à lire à plusieurs. «Nous voulions rendre possible une lecture collégiale, où les capacités et sensibilités de chacun pourraient concourir à l'interprétation de textes poétiques.»

### Poésie protéiforme

D'ailleurs, l'identité du Caddie est mouvante. Si on n'en trouve pas de trace officielle sur internet, le nom de ce bibliobus à roulettes varie, de la même façon qu'il est bringué, selon les invitations, de manifestations littéraires diverses à des salons privés. Caddie, Qu'à dit, Kadye, Qâahddiee ou Câdye... un même lyster peut contenir une dizaine de propositions! «Cette pluralité des orthographes, nous l'avons voulue comme rappel ou symbole d'une poésie sans cesse protéiforme, et à laquelle il est à chaque fois possible de soumettre plusieurs interprétations. Mais c'était aussi pour questionner la langue. Car, dans le *Robert*, le mot Caddie est référencé en tant que marque déposée. C'est plutôt intéressant qu'un nom commun devienne une marque... ou le contraire, non?»

Fête d'anniversaire des 4 ans du Caddie, sa 15 septembre, 18h-22h, 71 rue Liotard, Genève.

## Ça raconte Sarah ou l'amour fou

**Premier roman** ► Elle vit une vie tranquille, figée, une vie qu'on ne «vit pas vraiment». Puis un jour, la narratrice de *Ça raconte Sarah* rencontre Sarah, justement. Sarah est bien vivante, elle. Elle est belle, violoniste, parle fort, fait du bruit, elle est «imprévisible, ondoyante, déroutante, versatile, terrifiante comme un papillon de nuit».

Les deux femmes deviennent amies, puis tombent, rapidement, follement amoureux. «Elle me hante, nue, sublime, un fantôme qui fait gonfler mes veines, larmoyer mon sexe. C'est une révélation, une lumière, une épiphanie.» Les deux jeunes femmes s'aiment, puis se séparent, puis s'aiment et se séparent encore, et la narratrice choisit alors

de fuir en Italie: «Après c'était trop difficile, les tempêtes, les soulèvements, le désespoir. Pourtant nous nous aimions, je me souviens de ça.»

Le premier roman de Pauline Delabroy-Allard évoque cette grande passion, qui prend toute la place, et la course effrénée qu'on endure parfois quand on tombe amoureux. Il raconte un amour dévorant, très beau et monstrueux, qui oscille entre la folie et la mort – des ingrédients fréquents dans les romans, mais qui sont ici maîtrisés à la perfection par la jeune auteure, professeure à la ville.

**Car l'écriture** de Pauline Delabroy-Allard est aussi simple que magnifique. Fugace, parfois coulante com-

me des larmes, parfois si coupante qu'elle nous tranche le cœur, elle ne laissera personne indifférent. *Ça raconte Sarah*, qui se lit le souffle coupé, est publié en cette rentrée littéraire par les prestigieuses Éditions de Minuit et a déjà été couronné de deux prix (Envoyé par La Poste 2018 et Prix des libraires de Nancy/Le Point). On pressent qu'il en raflera bien d'autres. En lisant cette nouvelle écrivaine, on pense à Marguerite Duras, à Annie Ernaux (son idole) et à Louis Aragon. Surtout, on se demande en permanence: mais où étiez-vous, avant, Pauline?

EMMANUELLE FOURNIER-LORENTZ

Pauline Delabroy-Allard, *Ça raconte Sarah*, Ed. de Minuit, 2018, 188 pp.

